

Lyon, le 22 Juin 1835.



Monsieur,

Pour être durable, une Entreprise doit reposer sur des bases certaines, il faut aussi que son existence offre à ceux qui l'établissent un intérêt raisonnable proportionné aux sacrifices matériels qu'ils font.

Cette condition indispensable est trop dans l'esprit du **Scrutin**, pour qu'il n'en fasse pas sa règle de point de départ. Pour assurer son avenir, il fait donc un appel aux sympathies que le but qu'il se propose doit tout naturellement éveiller, réunissant ainsi en faisceau les garanties mutuelles sur lesquelles repose sa destinée.

Vous avons compté sur vous, Monsieur, pour concourir comme Abonné-Fondateur à la publication du Journal dont nous vous adressons le Prospectus avec le bulletin contenant les conditions et la promesse d'abonnement. Il s'agit ici d'une œuvre tout-à-fait d'intérêt local, et votre nom, ajouté à ceux que nous possédons déjà, ne peut qu'augmenter le crédit de notre entreprise et la rendre plus honorable.

Recevez, Monsieur, l'assurance de notre parfaite considération,

Aug. Baron, Directeur.

Adrien Feytaud,  
Rédacteur en Chef.

P. S. Veuillez transmettre votre réponse avant le huit Juillet à M. Baron, rue Clermont, n. 5, soit en envoyant la promesse d'abonnement si vous acceptez, soit en retournant le Prospectus-Spécimen avec la présente si vous refusez.



**SPECIMEN.**

Lyon.

*Prospectus.*

Dans un moment où la presse débordant de toutes parts, déverse une foule de productions qui embrassent toutes les questions, depuis les plus hautes régions de la Politique jusqu'à l'Industrie la plus commune, annoncer un nouveau Journal, paraît au premier aspect un acte au moins irrésolû.

L'opinion publique qui se forme de tant d'éléments divers, n'admet que difficilement qu'elle puisse être éclairée encore, et la nouvelle feuille jugée d'avance comme une superfluité, est trop heureuse si on ne la signale pas comme pouvant être nuisible.

Ces entraves, les Fondateurs du *Scrutin* ne se les sont point dissimulées, mais confians dans l'intérêt tout spécial que présente leur entreprise, ils ont espéré les surmonter; et le plus ou le moins de Journaux a dû leur paraître indifférent alors qu'il reste encore une lacune à combler, un but utile à atteindre.

Après avoir reconnu et étudié les besoins de leur cité, ils ont compris que pour les satisfaire, il fallait autre chose qu'un Journal de controverse politique, véritable tribune aux harangues, où l'amour-propre et la secrète ambition des orateurs laissent peu ou point de place aux intérêts trop obscurs de la localité.

La fécondité de la presse, qui ne prouve ni pour ni contre sa liberté, a eu pour effet d'étourdir le bon sens public à un tel point, que les instructions les plus nécessaires et les plus libérales, s'écoulent incomprises et sans résultat; il ne reste qu'un chaos d'idées confuses au milieu desquelles le jugement se perd ou se balance dans une indécision continuelle: de là cette instabilité de l'opinion publique qui accueille ou repousse avec des passions et des préventions égales, les organes les plus contradictoires de cette presse qui devrait être sa mesure et son flambeau.

C'est que la presse tombée dans le domaine des partis sert moins à éclairer qu'à combattre; c'est que les principes les plus opposés sont soutenus, interprétés suivant le besoin d'une position, ou l'intérêt d'une coterie: et le citoyen paisible, commerçant, industriel ou artiste, qui cherche dans la presse l'explication de ces désordres menaçant son avenir, n'y voit rien qui l'éclaire et le rassure; là, il lit ses droits méconnus ou violés à chaque instant par un pouvoir ombrageux et envahisseur; ici, l'apologie d'un gouvernement sans défauts et d'une administration infaillible; mais d'un côté l'exagération passionnée lui rend incompréhensible et infructueuse une cri-

tique souvent trop juste, et de l'autre, la servilité des éloges le ferait douter même de la vérité.

Tels sont les effets généraux de la presse centrale, c'est-à-dire celle de Paris, inspirée à la source des fermentations politiques et des ambitions particulières.

Les effets de la presse départementale sont encore moins heureux et moins profitables dans l'intérêt des masses.

La presse de la province n'est en général qu'un pâle reflet, un écho souvent prétentieux de la presse de la capitale; reproduisant sans réflexion, comme sans mesure, des doctrines, des systèmes ou des opinions dont les rapports ou les sympathies avec les mœurs et les habitudes locales ne sont que très-peu consultés, et encore moins étudiés.

C'est que le but des organes de cette presse ne saurait se restreindre aux bornes étroites d'une ville ou d'un département; tous ambitionnent une gloire plus vaste, et quelques-uns l'échangent volontiers contre une subvention qui les rend muets ou séides, inutiles ou dangereux.

Comment dans l'une ou l'autre de ces conditions, trouver le dévoûment modeste et désintéressé qui peut seul prendre soin des affaires d'une localité? Il y a pour l'une trop peu de retentissement, et pour l'autre trop peu de profit.

Ce rôle dédaigné, le *Scrutin* veut en faire sa principale étude; c'est à la cité de Lyon qu'il se dévoue; il épouse la défense de ses intérêts contre tous les envahissemens et contre toutes les attaques, et se fait l'écho de ses gloires artistiques, littéraires et scientifiques, comme le représentant et le défenseur le plus immédiat de tous ses droits.

Le *Scrutin* sera d'abord de son pays, et tout pour son pays, sans cependant exclure dans les événemens et dans les faits extérieurs ce qui pourra concourir au développement des lumières et à l'accroissement des avantages de la localité.

Le *Scrutin* ne sera l'organe d'aucun parti, ni l'intermédiaire soit du pouvoir, soit d'une coterie, mais il prendra de chaque parti et du pouvoir même, tout ce qui sera dans son but d'améliorer le plus possible, et de servir toujours et par tous les moyens les intérêts de la localité.

Pour garantir d'une manière authentique et irréfutable l'accomplissement des obligations qu'il s'impose, le *Scrutin* trace dès à présent la ligne de ses devoirs. Il divise les intérêts de la localité:

1° EN INTÉRÊTS POLITIQUES, comprenant: *Les Elections*, leur forme, leur direction et leur résultat; *les Députés*, leur caractère, leur conduite à la Chambre; *les Actes administratifs*, dans leurs rapports avec les intérêts généraux de la cité et les intérêts particuliers des citoyens qu'ils atteignent.

2° EN INTÉRÊTS COMMERCIAUX: leurs rapports avec les intérêts politi-

## FEUILLETON.

ARTS.

*De la Musique à Lyon.*

J'ai entendu quelqu'un faire cette question: A quoi servent les artistes?... Le malheureux ilote, qui parlait ainsi, ne pouvait comprendre que sans les arts il n'était pas de civilisation, que sans les arts il n'était aucune des plus douces jouissances de la vie; cette vérité n'a pas besoin de démonstration; aussi faut-il simplement plaindre le questionneur vandale.... Et combien ne compterait-on pas, si l'on voulait à Lyon, d'hommes aussi pauvrement organisés; et pourtant notre industrie lyonnaise n'est point incompatible avec les arts; mais on n'a rien fait pour donner une tournure artiste, une direction artiste à tous ses produits; car on peut remarquer que parmi nos industriels, ceux qui ont le mieux réussi jusqu'à ce jour, sont ceux qui ont su faire de leur état non pas un métier, mais un art.

Ces considérations sur l'art en général nous amènent naturellement à comparer les arts entre eux, et à voir ceux qui ont le plus progressé: Lyon peut citer avec orgueil au nombre de ses enfans, d'habiles peintres, des sculpteurs recommandables, de célèbres mécaniciens, aucun musicien un peu connu ne lui doit le jour.

Il est à peu près démontré que toutes les intelligences sont les mêmes, et qu'il ne faut que bien les diriger; nous n'avons point d'artistes en musique parce que la musique n'est pas populaire, et qu'en général, ce sont les enfans du peuple qui font les meilleurs artistes.

En Allemagne, la musique est une des bases de l'éducation; dans le plus pauvre village il y a un professeur de musique et un jeu d'orgues à l'église de la paroisse; là les offices se chantent en chœur, l'harmonie en est parfaitement régulière.

Il est probable que la gravité de cette harmonie régulière a beaucoup contribué à

donner aux œuvres allemandes le cachet de sévérité qu'elles conservent presque toutes.

Chez nous l'on chercherait long-temps un instituteur primaire capable d'enseigner les plus simples élémens de la musique; notre chant religieux est en outre barbare et sans forme. On ne peut y reconnaître aucune mesure, aucune intention. J'en excepte pourtant quelques morceaux que je regarde comme des chefs-d'œuvre.... Mais ce qui est beau est assimilé à ce qui est laid et difforme; puis on chante la musique religieuse non pas parce que le chant élève l'ame et poétise nos hommages et notre adoration; on chante parce qu'on est payé pour chanter.

L'éducation qu'on donne à la jeunesse est anti-musicale; c'est pitié de se rendre compte au théâtre et dans les concerts, des motifs que l'auditoire donne à son improbation ou à ses applaudissemens; à Lyon, celui qui chante le plus fort chante le mieux; c'est une vérité mathématique; j'ai vu regretter un acteur uniquement parce que sa voix était belle et puissante: cependant cet acteur est le plus pitoyable des chanteurs. Au théâtre on comprend peu l'ensemble d'un beau chœur, et nous trouvons qu'on chante faux quand parfois la musique que nous entendons se trouve embellie de quelque hardie et piquante dissonance; or, rien n'est plus commun que l'emploi des dissonances, aussi le plus souvent nous entendons chanter faux.

Les artistes seuls sont de bons juges en musique, et malheureusement leur opinion n'est d'aucun poids dans la balance; qu'arrive-t-il de tout cela? C'est que lorsqu'il s'agit de juger dans un feuilleton la musique de tel ou tel ouvrage, les artistes qui ne sont pas littérateurs prennent la plume; ou bien les littérateurs qui ne sont pas musiciens écrivent de lourdes bêtises; en somme, l'étranger qui lit, nous trouve singulièrement arriérés en musique et en littérature.

Il y a cependant justice à rendre à quelqu'un, c'est au chef de la société Philharmonique Lyonnaise; cet artiste est celui de tous qui a le plus contribué aux progrès de l'art; toute sa vie s'est consumée en généreux efforts, et sa persévérance est d'autant plus louable, qu'il a sacrifié ses intérêts aux dégoûts dont il a été abreuvé dans les nombreux obstacles qui lui a fallu surmonter. M. Guérin a obtenu un résultat qu'on ne pourra dépasser que lorsque notre ville aura son Ecole de musique, comme elle a son Ecole de dessin et son Ecole Lanartinière, comme elle a ses Cours publics de toute espèce.

ques : *Les opérations de la Bourse ; la Chambre du commerce ; le Cours des marchandises ; les Tribunaux*, leur décision, leur influence sur l'organisation sociale ; *le Commerce de détail*, son influence sur la prospérité générale ; *les Tribunaux de commerce ; les Faillites*.

3° EN INTÉRÊTS INDUSTRIELS : *La Fabrication, les Inventions, les Perfectionnements ; la Situation industrielle de la localité*, ses rapports avec le commerce ; *le Conseil des Prud'hommes*.

4° Enfin, en INTÉRÊTS SCIENTIFIQUES ET ARTISTIQUES : *L'exposé des Cours de la Faculté des sciences et des Cours publics ; les travaux de l'Académie, ceux des Ecoles de Peinture, de Sculpture et d'Architecture ; les progrès de l'Enseignement primaire ; les Ecoles gratuites*, leur influence sur les mœurs locales ; *les Productions littéraires ou scientifiques*.

Chacune de ces spécialités sera traitée avec réflexion et convenance ; la vie privée du citoyen, quelle que soit la place qu'il occupe, doit être murée pour tous ; le *Scrutin* ne confondra jamais l'homme dans ses actes, les faits seuls tomberont dans le domaine de sa critique ; et sur les opinions ou les jugemens qu'il émettra, le Journal accueillera toujours avec empressement les observations que de plus clairvoyans ou de mieux instruits pourraient lui faire.

Un comité composé de Jurisconsultes, d'Administrateurs et de Fabricans, se réunira toutes les semaines pour prononcer sur les questions qui lui seraient soumises et qui intéresseraient le commerce, l'industrie, ou même les particuliers dans leurs rapports avec l'Administration locale.

Les décisions seront rendues publiques par la voie du Journal, toutes les fois qu'elles intéresseront la généralité des citoyens.

Tel est l'exposé sommaire des intentions que les fondateurs du *Scrutin* se proposent de réaliser dans l'intérêt de Lyon et du département du Rhône, et comme toute entreprise se perfectionne par l'activité, ils espèrent trouver chaque jour le moyen de rendre le Journal plus utile, à mesure que son but sera mieux compris.

### DES MYSTIFICATIONS POLITIQUES.

Depuis que la politique a été mise au nombre des sciences nécessaires, la morale, la philosophie et la religion n'ont été pour rien dans la vie sociale, c'est là une première mystification exercée au préjudice du plus grand nombre, par une poignée de novateurs ambitieux ou brouillons. La morale, la philosophie et la religion avec leurs principes fixes et invariables, ne pouvaient servir les passions spéculatives et les ambitions subversives. Ce grand axiôme : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, » ne trouvera jamais place dans les combinaisons politiques, où tout est calculé sur les besoins du moment ou les profits de l'avenir.

La politique agitant et déplaçant tout, suivant les intérêts bigarrés au milieu desquels elle fermente, attire ainsi l'attention, occupe les esprits, les exalte et les égare : cette mystification générale qu'elle opère au préjudice des facultés raisonnables de l'homme, est la plus dangereuse, parce qu'elle est immédiate et qu'elle s'habille en principes, se drape avec de longues et grandes phrases, dont l'effet agit sur les masses beaucoup plus que le langage prudent et modéré de la raison. C'est qu'au milieu de ce clinquant de protestations, de promesses et d'avis, il y a des mots nouveaux qui semblent révéler une ère nouvelle, des droits nouveaux, une prospérité toute faite, acquise dès long-temps, et invariable à jamais ! Et comme le cœur humain est ainsi fait, qu'il palpète plus vivement au retentissement lointain d'un bonheur qu'il ignore, qu'il ne goûte celui qui l'étreint, l'homme court après la chimère avant d'avoir étudié la réalité.

Et puis l'orgueil, l'amour-propre et l'envie aident considérablement à la mystification. Quel est celui maintenant qui ne veut sa part d'individualité politique ?.... Et chacun se grandissant de tout ce qui lui manque, (que de géans, grand Dieu !) s'en va chevauchant sur une idée fixe, c'est qu'il est un homme politique, ce qui veut dire qu'il est aveugle ou fou, intrigant ou mais, mystificateur ou mystifié, dupe ou fripon. Vraiment, il y aurait de quoi rire comme à une mascarade de carnaval, si au milieu de ce cloaque politique de gouvernans et de gouvernés, les principes de justice et d'équité, les seuls vrais et immuables, n'étaient compromis et souillés. — Et qu'on jette autour de soi les regards, et qu'on se demande, ce qu'a produit la politique dans l'intérêt de l'amélioration sociale ? — Quelle application a-t-elle faite des règles de la morale et de la philosophie ? — Quelle place a-t-elle accordée à la religion ? Et nous n'entendons pas ici par religion telle ou telle cérémonie d'un culte, mais ce sentiment divin qui tend à *relier* entre eux les hommes divisés par les intérêts terrestres. La religion ! à peine si l'on ose écrire ce mot de nos jours.... La politique s'est faite paganisme ! elle a ses dieux aux Tuileries, à la Bourse, aux deux Chambres, au télégraphe ; qu'on juge des dieux par les autels, et de la religion par les dieux ! — Oh ! mystifications !....

Laissons donc enfin ces questions politiques, charlatanisme à grelots, écume battue et soufflée sur le corps social pour en dérober le mouvement et les besoins, et voyons les intérêts humanitaires là où ils sont véritablement. — Appelons une réforme sociale qui amène les individus à voir juste, à penser sagement et à agir avec calme : laissons les régions trop élevées de la politique, pour sympathiser un peu plus efficacement aux positions ordinaires de la vie. Demandons aux législateurs, au lieu de leurs lois qui punissent, des lois qui préviennent le mal et rendent l'homme meilleur en s'occupant de sa vie intime, en protégeant son existence domestique. — Demandons aux magistrats interprètes des lois, de l'attention et du respect pour les droits de tous, de la pitié pour le crime, de l'indulgence pour l'erreur ; et flétrissons d'une juste réprobation ceux dont l'insouciance routinière étouffe sous des formes mécaniques tout sentiment de justice, d'humanité et de raison. — Ne leur tenons compte de leurs rôles de magistrats politiques, que comme d'un exercice de parade où la vanité, la morgue et l'ambition siègent à la place de l'équité. — Cette fonction du magistrat est la plus sanglante des mystifications politiques. — Et comment qualifier cette mystification, lorsque des législateurs, couvant encore la loi qui doit servir de règle aux magistrats, se font eux-mêmes juges et magistrats en vertu d'une loi qu'ils n'ont pas encore conçue ! Oh ! merveilleux privilège de la politique, qui renverse tous les principes des lois, dans un pays où tout se fait au nom de la loi, dans un pays où l'on ne peut faire un pas pour son plaisir ou pour ses affaires, sans avoir à la main un extrait de loi qu'on a payé deux francs !

Les préoccupations politiques entravent et bouleversent tout, et les mystifications qu'elles font subir au pays, le ruinent encore plus que la guerre ou la peste ; le commerce, l'industrie et les arts, expirent sous cette déplorable influence, et comme Saturne, la politique dévore ses propres enfans, alors qu'elle ne les corrompt pas. — Sapons donc avec persévérance le pouvoir de ce fantôme dont les clinquans et les oripeaux ne sauraient plus nous éblouir, traduisons son importance menteuse au tribunal de la raison et de la philosophie, ce n'est que sur son cadavre qu'on pourra arborer le véritable drapeau de la liberté !



Une petite ville du *Bearn* doit à la prochaine solennité musicale de Toulouse fournir un personnel de cent jeunes chanteurs ; eh bien ! dans un an une école publique de chant fournirait à Lyon un nombre au moins égal de belles voix. Admirable ressource pour nos théâtres ; cette école publique aurait encore un avantage plus grand encore, c'est qu'elle nationaliserait la musique ; et l'on a souvent répété depuis certain ministre que le peuple qui *chante, paye, et ne songe pas aux émeutes*. On pourrait peut-être trouver dans la pratique de la musique en Allemagne, l'explication de la tranquillité et même de l'insouciance politique qui règnent dans ce pays.

Dernièrement au théâtre, nous avons entendu trois jeunes artilleurs chanter, en artistes consommés, de la musique éminemment française ; cette perfection inattendue a vivement étonné.

Quelques jours après, des chanteurs Tyroliens ont exécuté, au théâtre aussi, la musique originale de leur pays. Ils sont restés bien au-dessous des artilleurs. La comparaison est à notre avantage, cette fois : or, ce que trois jeunes Parisiens ont pu faire, ce que font dans leurs montagnes les Suisses et les Tyroliens, nous pouvions tous le faire comme eux, il ne faut que de l'encouragement ; c'est cet encouragement que nous appelons de tous nos vœux, persuadés que nous sommes, que l'on ne sèmerait pas sur un sol ingrat et improductif.

M. M.

### THÉÂTRES.

Dans notre siècle hâtif où chaque art doit fournir à l'amélioration sociale sa quotité de moralisation et de progrès, celui qui traduit, pour ainsi dire, la vie en histoire, et l'histoire en action, devrait occuper le premier rang comme produisant des effets plus immédiats ; on juge, et l'on sent mieux ce qui arrive à l'intelligence par les sens extérieurs, que par la réflexion seule ; mais encore faut-il voir dans un spectacle autre chose que la matière dramatique.

Malheureusement à Lyon le goût du théâtre en est encore à la matière ; aussi dès l'instant où la scène devient veuve de l'attrait d'une nouveauté, elle reste sans spectateurs.

Ceci est une vérité triste, mais incontestable : peu de sympathie artistique pour le théâtre, seulement une sympathie de curiosité.

Il y a quelques jours, un artiste d'un talent remarquable sur un instrument qui en demande beaucoup pour dissimuler son ingratitude, M. Baneux, s'est fait entendre sur le cor, en présence d'un très-petit nombre de personnes qui se montrèrent encore avares de bravos qu'on aurait prodigués à un escamoteur : on reconnaissait cependant du mérite, et beaucoup de mérite à M. Baneux, mais on pensait aux effets d'un autre instrument de cuivre, le cornet à piston, et l'on sacrifiait ainsi à un perfectionnement de mécanique, les justes applaudissemens dus à l'artiste consciencieux et travailleur.

On conçoit combien sur un terrain aussi ingrat, l'art dramatique doit difficilement prendre racine. Sans doute il faut de l'intelligence et de l'activité dans un directeur de théâtre, à Lyon comme ailleurs ; sans doute il faut des acteurs qui sentent et qui sachent traduire en hommes et non en manœuvres la pensée d'un auteur, mais il faut aussi un public qui apprécie et sache encourager, et réellement ce public n'existe pas à Lyon, si l'on n'en excepte cependant le public *peuple*, qui seul a des sens pour sentir et goûter : mais celui-là ne voit le spectacle qu'au prix de ses économies, et Dieu sait quelles économies peut faire le peuple !

En réfléchissant un peu, on pourrait découvrir la cause de cette indifférence et de cette apathie, et peut-être ne trouverait-on pas la maladie tellement incurable qu'on ne pût y apporter un remède. Cette cause est tout entière dans les mœurs lyonnaises, qui ont une couleur toute spéciale, et s'élaborent dans un cercle d'idées positives et restreintes. Cependant ces mœurs, toutes stationnaires et rétrogrades qu'elles sont, ont leurs effets ou comiques ou dramatiques ; reproduites sur la scène, ces mœurs offriraient des tableaux plus ou moins fidèles que saisiraient bien mieux les esprits, et exciteraient plus vivement l'intérêt ; le goût du théâtre s'étendrait parce qu'il se formerait rationnellement du connu à l'inconnu, tandis qu'en présence des sujets scéniques puisés dans le monde parisien, le Lyonnais reste froid et souvent incrédule.

Ceci, nous le savons, touche à la question de décentralisation, et cette question de la plus haute importance, mérite une attention et une place que nous ne sommes pas en mesure de lui accorder aujourd'hui, mais que nous lui consacrerons plus tard.

## DE L'ADMINISTRATION.

Les intérêts de la localité reposent en majorité sur l'administration locale; c'est d'elle que découlent la vie et l'action, la paix et le bonheur. Avec une sage et consciencieuse régularité dans leurs actes, la Municipalité et la Préfecture peuvent assurer au plus grand nombre une sécurité, un abri contre les tourmentes politiques, si terribles dans leurs effets, qu'elles détruisent en un instant le fruit de plusieurs années de calme.

Pour cela, il faut que les hommes placés à la tête de ces deux importantes Edilités, aient une sympathie locale qui les attache à leurs administrés par un lien de confraternité absolue; il faut que l'influence centrale n'ait d'autre pouvoir sur eux que celui que nécessite le soin de coordonner et de réunir à la grande famille française les différens rapports d'intérêt national qui rendent la patrie homogène et solidaire, pour l'honneur et la prospérité de chacun de ses membres.

Faire d'une Préfecture ou d'une ville, où tant d'intérêts actuels s'agitent, un point isolé où se reflètent, les passions, les intrigues et les divisions gouvernementales; attendre ou implorer de Paris une règle, une marche pour décider sur une question du territoire, ou pour accorder une justice personnelle, c'est comprendre l'Edilité comme une mission sans principe, c'est en faire un mandat mercenaire, c'est renier l'âme, l'intelligence et la conscience qui doivent présider à toute conception libérale!

Lyon, par la nature de son industrie, par l'étendue de ses rapports commerciaux, qui lient cette ville à toutes les parties du monde, Lyon a besoin plus que toute autre localité de compter sur des magistrats qui soient à elle et en elle. Renfermant une population remuante, dont la moitié appartient à cette classe qui ne vit que de son travail, et qui ne peut vivre que de cette manière, cette ville est un foyer dont l'incandescence est d'autant plus à redouter, que tous les élémens qui le compose sont en général purs et sans tache. — Ici il n'y a point comme à Paris et à Londres, de ces masses d'individus qui s'élèvent subitement à nos jours d'orages, comme ces oiseaux sinistres qui suivent les armées en guerre; de ces individus inconnus à tous et souvent à eux-mêmes. Dans nos émeutes, dans nos insurrections, chacun, égaré ou convaincu, agissant, par principe ou par impulsion, avait une famille et des amis; le procès inqualifiable que la chambre des pairs a évoqué en fournit chaque jour la preuve.

Ce ne sera donc pas avec des ordres et des inspirations d'en haut qu'on se fera comprendre à Lyon; l'Edilité est assez importante pour trouver en elle-même des inspirations toutes locales, et il y a trop d'intérêts à relever sur place pour qu'elle puisse manquer d'occasions.

Les indiquer sera notre tâche, il faut enfin que les Lyonnais sachent ce qu'ils sont comme administrés, ce qu'on fait pour eux, ce qu'on ne fait pas, et ce qu'on devrait faire. Il faut que le dernier des citoyens sache quels sont ses droits, ses droits politiques, véritable forfanterie, romantisme social, mais ses droits comme homme, comme ouvrier, comme propriétaire, comme fabricant. Alors, il saura se rendre compte de sa position, de la bonne foi ou des mauvaises qualités

de ses administrateurs. Et quand se présenteront ces circonstances jetées par le sort comme des jours où se récoltent le bien et le mal, le peuple obéira d'abord aux sympathies que lui auront inspirées ses Ediles.

R.

## De la Littérature à Lyon.

Sans doute ils sont oublieux des ouvrages publiés à Lyon, ceux qui disent que notre ville n'a pas de littérature. S'ils avançaient que la littérature n'est pas aimée, n'est pas appréciée parmi nous, ils auraient peut-être raison: mais soutenir qu'elle n'existe pas, c'est nier un fait, une vérité, donner de l'ingratitude en échange des travaux de quelques hommes assez amis de leur pays pour en avoir fait le théâtre de leurs débuts. L'histoire, la poésie, le roman et la littérature d'imagination, n'ont-ils pas trouvé des esprits supérieurs qui leur ont donné la vie et les ont fait fleurir, et quelquefois n'ont-ils pas parlé assez haut pour captiver et occuper les hommes même les plus manufacturiers? N'avons-nous pas eu nos livres qui ont fait époque? Nous est-il défendu de faire une liste de noms célèbres.

L'intelligence n'a-t-elle pas été assez grande pour fouiller dans le passé et rendre l'existence aux morts. Le BAYARD d'Alfred de Terre-Basse, est-il si ancien que les succès qu'il a obtenus n'existent plus dans notre mémoire? Et le Dauphiné, cette province si riche en souvenirs et si belle en nature, qui a déroulé sous nos yeux ses longues années d'existence, peut-il nous laisser indifférens et sans reconnaissance pour les veilles et les savantes compilations de M. de Chapuy?

De toutes les ignorances, la plus commune est sans doute celle de l'histoire du pays: avant l'œuvre de Clerjon, la difficulté de savoir ce que nous étions aux siècles précédens était bien grande, et il était impossible au plus grand nombre de se faire une idée juste de notre cité.

Et nos poètes ont-ils eu des chants si faibles qu'ils ne retentissent encore? Ont-ils des voix épuisées qui ne font plus entendre des sons? Kauffmann, Berthaud, Cl.-Antony Reynal, n'ont-ils jamais été inspirés? ne pouvons-nous compter au nombre et à la tête de nos muses M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, dont l'âme est si sensible et le talent si grand?

Lorsque les *Paroles d'un Croyant* firent l'an passé une impression vive et profonde dans tous les cœurs ANATHÈME, sortit de la plume d'un homme consciencieux et énergique.

M<sup>me</sup> Louise Maignaud a donné jour à plusieurs romans intéressans. *Sainte Philomène* fut le discours de réception que M. Mulsant prononça à son entrée dans le sein des fidèles. Les *Lettres à Julie* étaient publiées long-temps avant sa conversion. *Athémas et Theodeberge*, rêvés sur la terre d'exil, par M<sup>\*\*\*</sup>; et *la belle Veuve*, à la belle Couverture, ne sont-ils pas des œuvres qui font partie de notre littérature?

Ce serait une injustice de ne pas être fiers des *Mélancoliques* et du *Pélerin* du chevalier Joseph Bard aux titres européens.

La scène, ce pavé glissant, sur lequel les auteurs du cru sont exposés à faire tant de faux pas, nous conserve les noms de Lamerlière, Louis et Kauffmann.

Il est bien des hommes encore qui ont droit à une place parmi nos littérateurs, quoiqu'ils n'aient pas donné naissance à des ouvrages de longue haleine, ceux-là ont créé la littérature légère, qui avant tout veut pour soutien l'esprit et l'à-propos, leurs noms se trouvent en partie dans *Lyon vu de Fourvières*, et dans les numéros épars du *Papillon* et de *l'Épingle*, seuls survivans à tant de feuilles éphémères.

Pourtant avec un grand nombre d'hommes qui écrivent, le journal littéraire est faible; il se traîne

avec peine, glorieux de quelques articles jetés de temps en temps au milieu de ses colonnes. Aussi, ceux qui soutiennent qu'il n'y a pas de littérature à Lyon, ont peut-être raison, quand ils parlent de la littérature périodique, mais ils sont dans l'erreur quand ils donnent au mot littérature son sens complet.

A. D.

## FACULTÉ DES SCIENCES.

Cours de Chimie.

2<sup>me</sup> LEÇON.

La seconde leçon de M. Boussingault a été entièrement consacrée à l'étude de l'hydrogène. La découverte de ce gaz, qu'on nomma d'abord *air inflammable*, est due à Cavendish, qui le trouva vers l'année 1777. Son nom signifie *générateur de l'eau*; par sa combustion, il en fournit en effet une certaine quantité. C'est au reste ce que tout le monde peut remarquer dans les divers établissemens publics éclairés avec ce gaz. L'eau que les anciens croyaient être un corps simple est devenue pour la chimie moderne un corps composé qu'elle a nommé protoxide d'hydrogène, et c'est de l'eau qu'elle va (dans ses laboratoires) extraire un corps gazeux, devenu si important en économie publique et privée. L'eau (sauf les sels qu'elle peut tenir en dissolution) étant donc un composé d'oxygène et d'hydrogène, il s'agissait de lui faire abandonner ce dernier, et de le recueillir. Pour cela, on met ce liquide en contact avec du zinc (1) et de l'acide sulfurique; l'oxygène de l'eau se combine avec le métal et l'acide avec lesquels il a plus d'affinité, il se forme un composé triple et l'hydrogène est mis en liberté. Le tube adapté à la cornue dans laquelle on a fait le mélange précité, doit être plein de fragmens de potasse caustique, destinée à absorber les vapeurs d'eau et à ôter tout soupçon qui porterait à penser que celle qui va se former de toutes pièces, dans la cloche où le gaz est reçu et brûlé, provient des vapeurs d'eau que dépose l'acide sulfurique.

Le potassium mêlé à l'eau met aussi son hydrogène en liberté.

L'hydrogène pur est toujours à l'état gazeux, il est sans couleur, sans odeur et sans saveur: aussi ne peut-on le reconnaître qu'à sa combustion; il éteint les corps enflammés qu'on y plonge; mais ramenés à l'air, ils s'y rallument.

Il ne se combine point avec l'oxygène à la température ordinaire; mais la combinaison des deux gaz a toujours lieu dans le rapport de 2 d'hydrogène et 1 d'oxygène en volume au moyen de l'instrument appelé *eudiomètre*, et en excitant à travers le mélange une étincelle électrique qui en élève la température jus u'à la chaleur rouge, qui est indispensable: alors la combinaison est complète, et le mélange disparaît tout entier.

Combiné avec l'oxygène, il forme l'eau, avons-nous dit; combiné avec l'oxygène et le carbone, il forme la plupart des matières végétales; avec l'oxygène, le carbone et l'azote, la plupart des matières animales.

Sa densité est de 0,0688. On voit qu'il est bien plus léger que l'air: aussi n'a-t-on pas tardé à s'en servir avec avantage pour l'ascension des aérostats. Leur inventeur, Montgolfier, se contentait de raréfier l'air qu'ils contenaient à l'aide d'un corps en combustion suspendu à la base du ballon.

Mêlé avec l'oxygène (nous ne disons pas combiné) il forme un gaz tonnant. En effet, renfermé dans un flacon, et enflammé à l'aide d'un corps quelconque en combustion, il détonne avec un bruit aussi fort au moins que la décharge d'un pistolet: mêlé à de l'eau de savon dans un mortier de cuivre, la détonation est pres-

(1) Cependant, vu l'économie, on peut également employer de la limaille de fer, du fil de fer, des clous, etc.

que comparable à celle d'une petite pièce d'artillerie. La leçon s'est terminée par l'ascension d'un petit ballon qui est monté avec une grande rapidité jusqu'à la voûte de l'amphithéâtre, et y est resté fixé.

Nous rendrons compte dans le prochain numéro de l'Épingle de la troisième leçon de ce cours, qui attire toujours un grand nombre d'auditeurs.

N. A. C.

STATISTIQUE SCIENTIFIQUE

CONSIDÉRÉE SOUS LE POINT DE VUE INDUSTRIEL.

La science véritable est la science utile, a dit Franklin, et cette vérité, depuis que ce philosophe l'a prononcée, a reçu la sanction d'une masse imposante d'expériences; long-temps les savans se laissèrent entraîner à la poursuite de découvertes stériles, dont le mérite apprécié dans le huis-clos des séances académiques, allait s'enterrer dans la poussière des bibliothèques, dans le silence de l'oubli. Abeilles diligentes, leur vie s'usait au travail, mais leur miel ne se distillait que pour quelques goûts difficiles, quelques bouches recherchées. Aussi leur nom peu répandu après leur mort, jamais cité dans la bouche du peuple, rarement dans celle des érudits, paraît aujourd'hui appartenir à une époque bien éloignée de la nôtre.

Au contraire, celui qui a pris pour but de ses travaux l'amélioration de la condition matérielle et morale de la grande famille de l'humanité, a selon nous réellement compris la mission du savant. Quelque faible que soit le progrès réalisé par ses travaux, l'humanité qui en profite, lui en tiendra compte et le rangera dans la classe de ceux de ses bienfaiteurs, à qui elle a élevé un monument plus impérissable que l'airain, celui de la reconnaissance.

Que nous importe à nous que vous ayez ajouté une formule de plus aux dix formules qui résolvent un problème sans application, que votre loupe ait compté quelques œufs de plus à ajouter aux mille œufs du marsouin ou de la baleine, que votre microscope ait rectifié la forme des globules trouvés par milliers dans une goutte de sang, que vos spéculations de cabinet aient prouvé que les atomes étaient droits au lieu d'être crochus; toutes ces billevesées qu'un homme d'esprit qualifiait de partie romantique de la science, auront moins de prix à nos yeux que la dernière des découvertes applicables: pour ma part je préférerais avoir fabriqué le premier briquet phosphorique que d'avoir reconnu et nommé une variété de schiste dans le nouveau monde, une étoile jusqu'alors inaperçue au firmament.

Aussi est-il bien diminué le nombre de ces coureurs d'atomes, de ces investigateurs de corpuscules microscopiques; la gloire des Davy, des Watt, des Leblanc, des Chaptal est généralement enviée. On considère enfin la science sous son aspect le plus vrai, le plus philosophique; ses rapports avec l'industrie se resserrent, ses lumières éclairent les ateliers, et chaque travailleur devient intelligence, chaque profession est un art; le bras qui était tout, n'est plus que le traducteur de la pensée qui dirige, perfectionne et multiplie sa force à l'infini.

Mais pour réaliser par le moyen des sciences la plus grande somme de bien possible, il est une condition pivotale, qu'il faut accepter dans toute sa rigueur, je veux parler du grand jour de la publicité. Ceci s'adresse spécialement aux sociétés scientifiques et industrielles; leur existence est là, leur air vital c'est la publicité. L'Institut, ce premier corps savant de l'Europe, pénétré de cette haute vérité a ouvert les deux battans de ses portes au public, et enregistré ses travaux dans les colonnes de toutes les journaux sérieux de la capitale; de cette époque datent son illustration et son importance. Sa parole franchit les frontières et les murs, se répète dans

toutes les langues, et dicte des arrêts dans toutes les nations.

Cette position de l'Institut vis-à-vis l'Europe industrielle, chaque société doit la saisir, dans des proportions moindres sans doute, par rapport aux localités où peuvent s'étendre sa sphère d'activité et son influence. Lyon, ce centre commercial de première importance, offre à la sollicitude et à l'attention des gens de science un champ fécond à exploiter. Nos sociétés, qu'ont-elles fait? que font-elles pour remplir le mandat d'utilité qu'elles se sont imposées?

Deux d'entre elles sont instituées et se réunissent pour s'occuper de sciences et d'arts industriels, l'Académie des sciences et la Société d'agriculture.

L'académie renferme dans son sein des hommes de haute science, mais ils sont mêlés aux amateurs de belles-lettres et de beaux-arts. Ces derniers composent la majorité; de là vient qu'elle produit peu pour l'industrie; l'éloge s'y fait trop souvent entendre et les travaux des savans pas assez. Si ce n'est deux séances d'apparat, tout s'y fait en famille; un mémoire lu est enseveli dans les archives; je ne sache pas même qu'un compte-rendu imprimé vienne, à la fin de chaque année, conserver et présenter à l'étude les travaux utiles qui lui ont été communiqués.

L'usage du compte-rendu imprimé est en vigueur dans la société d'agriculture; mais, tiré à un nombre limité d'exemplaires, il ne se distribue qu'aux membres sociétaires, qui le connaissent déjà. Ce semblant de publicité ne produit rien, puisque les travaux de la société ne vont pas à leur adresse c'est-à-dire au travailleur agricole ou commercial, en vue de qui ils ont été tentés et accomplis.

La publicité que je voudrais, c'est celle de la presse tout entière. Les journaux ne refuseront jamais l'insertion de mémoires consciencieux et utiles: de plus au lieu du compte-rendu annuel, publiez un compte-rendu hebdomadaire, simple, bien choisi, envoyez-le à chaque maire de village; et que chaque dimanche il soit affiché sur la place publique. Sa lecture leur vaudrait certes mieux que celle des actes administratifs ou des vertus des remèdes secrets qu'ils y trouvent: là on leur dirait les bienfaits de la vaccine, les cultures les plus avantageuses à telle ou telle localité, le chaulage, le plâtrage, en un mot toutes les améliorations constatées que reposent encore l'inertie et les préjugés; voilà la publicité que je voudrais.

Comme société utile, je n'hésite point à lui donner le pas sur l'académie des sciences; les communications y sont moins savantes, mais plus pratiques; elle descend souvent dans l'atelier, examine et juge par elle-même, dirige et même encourage de ses faibles moyens; toutes les industries y sont représentées. Jacquart y siégeait encore peu de jours avant sa mort, enfin rien d'important ne se fait dans l'industrie de la ville, rien de nouveau dans les établissemens agricoles des départemens qu'elle ne s'associe aux intentions, au mouvement; c'est d'elle principalement que nous aurons à entretenir nos lecteurs.

Quant aux autres compagnies, le cercle de leurs travaux est trop spécial, pour que nous ayons à nous en occuper. Néanmoins nous regarderons comme une bonne fortune, chaque fois que la Société Linnéenne, la Société de Médecine et celle de Pharmacie nous offriront un mémoire digne d'être cité ou analysé avec intérêt.

Nous n'insisterons pas davantage pour le moment sur ces considérations générales, bien qu'elles aient un développement moins incomplet. Il nous suffit d'avoir indiqué notre pensée, nous réservant d'y donner suite dans les nombreuses occasions que nous offriront plus tard les questions de détail.

Mais j'ai hâte de le dire, on comprendrait bien mal nos paroles, si on les regardait comme un prélude, une enveloppe à des intentions préconçues de

critique acrimonieuse et d'opposition systématique. En parlant de réforme et de progrès, nous ne devons ce progrès raisonné et mûri, indiqué par les choses elles-mêmes, cette réforme sage, désirée par la plupart des hommes mêmes à qui nous nous adressons. Si nous parlons de démolir, nous ne nous proposons aussi de construire sur place. Et d'ailleurs sommes-nous pas sur un terrain neutre et pacifique, bien différent du terrain mouvant et ébranlé des passions politiques. En science, point de mouvement, c'est exciter des sympathies nationales. Là point de drapeau, point de parti; concourt à la plus grande diffusion de lumières et le mot de propagande lui-même, loin d'être en désordre à l'ordre du jour; et quand le peuple, fou par les écoles de sciences ouvertes de toutes parts, soumettra les élémens à son service, domptera la matière rebelle, la pliera au joug de sa volonté, c'est alors que, sans contester, il aura conquis véritablement son titre de peuple souverain.

Pour arriver à ce but, le gouvernement, nous le convenons avec plaisir, a montré quelque zèle; s'exécute de bonne grace; notre ville en particulier lui doit le rétablissement d'une Faculté des sciences dont les cours, habilement professés et suivis avec attention, provoqueront une réaction favorable à l'intérêt de l'industrie. Grâce à la munificence de nos Lyonnais, sa ville offre aux populations ouvrières, instruction technologique, si utile à la plupart des industries. Dans la Faculté, l'État présente une bibliothèque martinière aux gens du monde, aux classes aisées; de cette manière les lumières descendront en proportions égales et se répartiront avec justice sur toute la population tout entière.



BIBLIOGRAPHIE.

Le premier volume d'un ouvrage très-intéressant, l'Histoire du Forez, vient de paraître à Montbrison. Ce livre écrit avec conscience et talent, éclaircit plusieurs points historiques restés jusqu'alors obscurs. Nous rendrons incessamment compte de cette production qui fait le plus grand honneur à la plume de M. Aug. Bernard jenne.

Le SCRUTIN paraîtra les Dimanches, Mercredis et Vendredis, à partir du 8 juillet prochain.

Le prix de l'abonnement est de 30 fr. pour un an; 15 fr. pour six mois; 8 fr. pour trois mois.

Un franc de plus par trimestre pour les départemens.

ON S'ABONNE: A Lyon, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, 5; et au bureau du Journal l'ÉPINGLE, rue de la Préfecture, 6. A Paris, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, et chez tous les directeurs de postes.

Le Directeur du Journal, Le Rédacteur en chef  
A. BARON. ADRIEN FETTAGO.